

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Écrire, faillir**

Claude Beausoleil, *Quatre échos de l'obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 86 p.

Guy Cloutier, *Affûts* (avec des oeuvres d'Andrée Laliberté), Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1997, 82 p.

Grace Gouin, *Fragments et Reflets*, Les Productions de l'Aurore, 1997, 56 p.

Alphonse Piché, *Retour*, Trois-Rivières/France, Écrits des Forges / L'Orange bleue, 1997, 64 p.

Jacques Paquin

---

Numéro 89, printemps 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/38126ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)  
1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce compte rendu

Paquin, J. (1998). Compte rendu de [Écrire, faillir / Claude Beausoleil, *Quatre échos de l'obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 86 p. / Guy Cloutier, *Affûts* (avec des oeuvres d'Andrée Laliberté), Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1997, 82 p. / Grace Gouin, *Fragments et Reflets*, Les Productions de l'Aurore, 1997, 56 p. / Alphonse Piché, *Retour*, Trois-Rivières/France, Écrits des Forges / L'Orange bleue, 1997, 64 p.] *Lettres québécoises*, (89), 41–42.

---

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1998

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

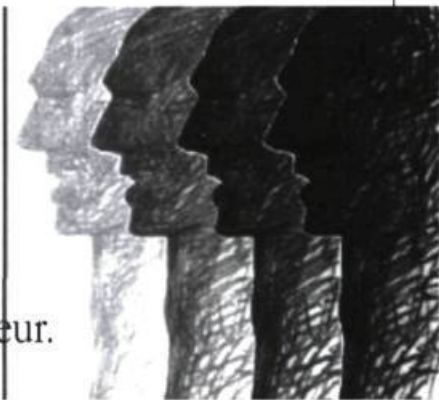
**é**rudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Claude Beausoleil, *Quatre échos de l'obscur*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 1997, 86 p., 10 \$.  
 Guy Cloutier, *Affûts (avec des œuvres d'Andrée Laliberté)*, Saint-Hippolyte, Le Noroît, 1997, 82 p.  
 Grace Gouin, *Fragments et Reflets*, Les Productions de l'Aurore, 1997, 56 p.  
 Alphonse Piché, *Retour*, Trois-Rivières/France, Écrits des Forges/L'Orange bleue, 1997, 64 p., 10 \$.



# Écrire, faillir

En poésie, comme en science, l'échec a une valeur.

POÉSIE

Jacques Paquin

**Q**UATRE POÈTES, QUATRE MANIÈRES de faillir ou de défailir. Pour les uns, c'est le gage d'une réussite, pour les autres, c'est l'échec assuré.

## Ce n'est pas la mémoire qui défaille

Claude Beausoleil a reçu, cette année, le Prix du Festival international de la poésie pour la parution conjointe de *Grand hôtel des étrangers* (version 1997) et de *Quatre échos de l'obscur*. L'intitulé du dernier recueil provient très probablement des fréquentations assidues de Beausoleil comme traducteur de poètes latins tels Frederico Garcia

Lorca (*Sonnets de l'amour obscur*) et Xavier Villaurutia (*Nostalgie de la Mort*). Sans compter que le recueil s'ouvre avec une citation de Sor Juana Inès de la Cruz, religieuse et poétesse mexicaine du XVII<sup>e</sup> siècle. Les *Quatre échos de l'obscur* raconte une histoire, très fragmentée, il va de soi, qui met aux prises le narrateur avec un amour défunt. Le poète se remémore une passion, mais ses souvenirs sont tirés d'une mémoire qui parfois voudrait se dérober :

*L'histoire de cette perte,  
de cette mélancolie avec ses détails inaudibles,  
ses trouées surprenant l'ombre sous les mots  
qu'elle macule d'un murmure sans fin.* (P. 18)

Les parties se répondent les unes aux autres, comme les échos de cette histoire sur laquelle médite le poète. En fait, chacune d'elles constitue une variation autour du même thème, le nombre de séquences, les moules syntaxique et rythmique, le lexique même contribuent à accentuer l'effet d'écho qui se répercute d'une partie à l'autre. Il suffit de lire la première page et celle de chacune des divisions pour s'en convaincre. Ce peut être même une façon de lire le recueil, d'ailleurs. Les termes de l'intitulé apparaissent en toutes lettres dans les trois premiers épisodes de ce chant d'amour sur fond de nuit : *quatre, échos et obscur*, bien mis en évidence par le recours à l'italique. Quel est le troisième écho, alors ? Il est reproduit — est-ce un hasard ? — à la quatrième de couverture : c'est le livre lui-même (« Livre. Tombeau / du temps sensible / d'un écorchement » p. 76).

Depuis une quinzaine d'années, la trajectoire ultime de l'écriture de Beausoleil est inspirée du rêve mallarméen d'écrire une poésie qui sache accueillir le monde à l'intérieur d'un grand Livre conçu comme une somme et un aboutissement. On trouve, en contrepoint, quatre autres termes, des qualificatifs ceux-là, attribués au poème ou à l'amour, tous deux synonymes chez Beausoleil : « inspiré, inouï, traduit, cruel ». Le lecteur pourra, s'il le désire, s'amuser à relever tous les échos d'un long poème qui se répète et se reflète dans chacune de ses

parties. Voilà même un recueil de rêve pour l'enseignant qui voudrait travailler sur les récurrences en poésie. Si le texte prend appui sur la répétition, un peu à la façon des grands chants mystiques qui psalmodient inlassablement les mêmes motifs, il reste qu'il y a une fin : « Cette histoire / s'affiche / illusoire. » (p. 72) « Les versions elliptiques » (p. 54) que le poète acceptait de livrer ont fini par construire un « chant nocturne [qui] n'a pas été » (p. 77). Si Beausoleil nous a peu habitués aux élans de la passion, par pudeur sans doute, sa poésie s'est toujours montrée plus sensible au destin du poème qu'à celui des amours déçues. Il s'agissait peut-être moins d'écrire une passion que d'inventer le chant du détachement. Le projet du poème l'emporte sur l'histoire d'amour, laquelle est toujours et fatalement inventée. Sans contredit, l'un des plus beaux recueils de Beausoleil.

## « Sans nul repos de retour »

Plusieurs des titres dont Alphonse Piché coiffe ses recueils traduisent une grande inquiétude devant la mort. En 1982, il faisait paraître *Dernier profil*, il avait 65 ans ; cinq ans plus tard, il publiait *Sursis*, puis, en 1991, paraissait *Néant fraternel*. Le poète trifluvien a maintenant 80 ans, il publie *Retour*. Pourquoi cette insistance dans sa poésie sur ce qu'on appelle le poids des années ? Parce que cela fait partie intégrante de la condition d'écrivain : la mort viendra irrémédiablement, mais le bonheur d'écrire est si inespéré que chaque publication représente un sursis arraché à la mort.

L'intitulé est laconique, presque glacial. La photo reproduite en couverture montre un fauteuil qui trône dans l'ombre, sans son propriétaire, entre des livres, un tableau (Miro, Klee ?) et un grand carré blanc, à gauche, qui tranche violemment avec la pénombre qui règne dans la pièce. C'est une fenêtre, mais on dirait un écran vide. Dans *Dernier Profil*, on lisait ces vers, qui servirent d'emblème à l'édition 1987 du festival de poésie de Trois-Rivières : « Visage à la vitre / un enfant éternel / regarde le vide. » Cette fenêtre est-elle image du néant ou page d'écriture ? Une chose est sûre, les rentrées de Piché ne sont jamais complaisantes. Le premier poème fait retour sur les autres d'abord, les poètes fraternels retournés au néant. Le soldat inconnu gît sous l'Arc de triomphe de Paris, l'œuvre du poète inconnu prend vie grâce au monument qui lui a été consacré, à Trois-Rivières. Chaque année le maire vient porter des fleurs, des poètes inconnus viennent, à leur tour, y déposer leurs poèmes. On pourrait (et



Claude Beausoleil



Guy Cloutier



cela s'est déjà produit sans doute) en faire des gorges chaudes. Piché, lui, en fait un très beau poème :

*dans la membrure de fer  
ancrée dans la pierre souffreteuse  
grandeur les poèmes en papillotes  
à l'assaut des bûchers de la tragédie humaine.* (p. 7)

Puis il y a les autres, Gérard Godin, Gaston Miron, auxquels le poète rend hommage. Et puis Gatién Lapointe, qui est devenu bien malgré lui le plus méconnu des poètes québécois, comme le notait Jacques Brault il y a quelque temps. Cette section sans titre est suivie de brefs morceaux, « Paradis non perdu » composé de courts poèmes qui portent surtout sur la femme et l'amour, mais qui sont également hantés par la vieillesse et le silence. « Bibelots », « Minimalice » s'ouvrent eux aussi sur des poèmes plus légers comme « Minimalice », « Dimanche matin », mais la conscience aiguë de la fin prend le dessus dans « Triste sort » et « Mouroir ». Quant à la dernière partie, « Abcès », elle est surtout dominée par le souci de la formule propre à l'usage de l'aphorisme ou de la maxime. Dans ce dernier cas, la réussite est loin d'être évidente, comme si le poète avait grappillé dans l'esprit des poèmes de la *Ballade de la petite extrace* pour en extraire une morale qui reste à mes yeux un peu simpliste. La poésie me semble plus lointaine dans cette partie qui départage le discours satirique et l'art du poète. Le travail d'édition est-il responsable de cette forme fragmentaire du recueil ? Je serais porté à le croire vu le caractère hétéroclite de cette publication. Je frémis à la pensée que l'éditeur se soit montré complaisant envers un auteur aussi exigeant (« Allez Alphonse, un petit effort ! »). On a tablé sur le label Piché, sans se soucier de la qualité intrinsèque des poèmes. Du reste, le recueil réjouira sans aucun doute tous ceux qui aiment retrouver le poète sous ses diverses facettes, que ce soit dans la satire sociale, ou dans la critique impitoyable de la période qu'on appelle, par euphémisme, l'âge d'or. Mais le succès d'estime, vous savez, ça ressemble parfois à un hommage posthume...

## Déclarer faillite

Un enfant voue un grand amour pour sa mère. C'est banal. À l'adolescence, ce poète comprend qu'il ne pourra jamais posséder sa mère. Cela tombe sous le sens. Dès lors, le jeune homme est lancé dans la vie sans pouvoir jamais trouver un refuge digne de la matrice maternelle. Ce qui le rend doublement malheureux. C'est désolant, mais c'est le lot de tous. Alors le jeune homme, devenu poète, se met en tête de retourner contre lui les frustrations qu'il éprouve envers la société tout entière. Voilà qui échappe au bon sens. Et qui explique pourquoi j'ai éprouvé un certain malaise à la lecture d'*Affûts* de Guy Cloutier. Le recueil a des allures de journal intime dans lequel l'énonciateur du poème prend à partie l'enfant puis l'homme qu'il est devenu. Ce doublement a l'avantage d'instituer une alternance entre ce *tu* mis au pilori et un *je* qui tente bon gré mal gré d'assumer un moi qu'il a en horreur. Si j'ai été gêné par cette lecture, c'est surtout parce que le discours de Cloutier semble tirer à ce point vers l'autobiographique qu'il fait éclater les frontières du poétique et pas nécessairement pour le plus grand bien de celui-ci. Ce qui se passe, c'est que l'énonciateur du poème a décidé une fois pour toutes, comme un inquisiteur, de soumettre son moi à la question, de régler ses comptes avec lui-même. Mais on ne pratique pas l'auto-accusation sans s'exposer à l'autodestruction, d'autant plus que l'énonciateur ne mange pas ses mots : « Je ne peux pas me sentir » (p. 18), « Empoté va ! » (p. 37), « Tête à claques va ! » (p. 57) L'enfance a été humiliée, et c'est avec des accents déchirants, dans une

prosodie proche de la prose, que Guy Cloutier fait le compte des ratés d'une enfance arrachée trop tôt aux eaux maternelles :

*Qu'est-ce que je mouillais bon dieu  
une enfance à me tordre sur mon siège  
en serrant les cuisses les fesses trempées de sueur  
qu'enfin je puisse me soulager des larmes  
plein les yeux je n'ai pas cessé de pisser au lit  
jusqu'à ce que je trouve autre chose d'aussi bontoux  
je boulinais dans les eaux bienheureuses de ma mère*  
(p. 17)

La lecture de ce recueil est donc bouleversante par le dévoilement d'un moi intime aux prises avec les petites choses inavouables auxquelles chacun est confronté dans son enfance. Mais faut-il pour autant les fouler du pied, comme le fait le poète ? Le *tu* accusateur qu'agite Guy Cloutier a le défaut de déplacer l'intérêt du lecteur vers le moi psychologique plutôt que vers le *je* lyrique. Le naturel, la sincérité ne procurent aucune garantie en poésie. L'auteur aurait sans doute mieux fait de tirer les leçons de son ami Michel Beaulieu, qui utilisait le *tu* non pas comme un rival, mais comme une voie qui débouchait sur un dialogue véritable entre soi et soi-même.

## Faillir écrire

Jetons un coup d'œil à la table des matières de *Fragments et Reflets* de Grace Guoin : « L'homme, l'environnement, la planète », « Fragments de paysages intérieurs », « Miroirs de femmes » et « La nature, les belles et bonnes choses de la vie ». Comme on peut le constater, cette poésie tient davantage du loisir littéraire que d'une véritable écriture : la poète prend le lecteur, comme l'objet de ses poèmes, de très haut et de l'extérieur, laissant tomber sur le monde un regard bienveillant ou des paroles qu'elle voudrait empreintes d'une grande sagesse. Sagesse de la poésie ? L'auteure donne l'impression que la poésie est une chose qui existe en soi, que l'on s'approprie selon les occasions pour servir de flambeau à l'expression de soi. Mais nous le savons, c'est tout le contraire : la poésie découle de l'écriture, elle ne lui est pas antérieure. C'est là le défaut que l'on rencontre le plus fréquemment chez les néophytes qui projettent une conception de la poésie qui s'inspire de Musset ou de Lamartine, dans le meilleur des cas. Ce sont tout au plus des poésies, comme on disait au début du siècle, c'est-à-dire des activités qui ne sont pas à prendre au sérieux. Il y a pour cela des associations culturelles, des clubs de poètes, des concours régionaux qui constituent un divertissement valable, plus raffiné que d'autres, mais la littérature y a droit d'entrée dans la mesure où elle demeure une activité de loisir. On en use comme certains suivent des cours de piano ou de peinture. Il n'y a rien de déshonorant à cela. Mais le résultat est à l'avenant. Un bon exemple de cette conception de la poésie est le poème « La Lecture » : « tu as des serveurs / Des ascenseurs / Il y a une rumeur // Que tu possèdes un château / Au bord de l'eau / Et un îlot. » (p. 48) Passons sur les rimes en « eur » et en « o ». Si on lit pour s'évader du réel, il y a de bonnes chances qu'on s'écrive des contes de fées. Il y a certains textes qu'on peut partager entre soi, dans une confrérie ou entre connaissances et c'est bien sympathique. Mais la poésie risque gros à circuler en dehors de ces limites. Une fois sortie de son cercle familial, elle n'a plus que sa bonne volonté à offrir, ce qui est malheureusement insuffisant. Grace Guoin n'a rien à se reprocher, elle s'est simplement prise au jeu de la poésie. Alors que la poésie, ça n'existe pas. ♣

Grace Guoin  
*Fragments et Reflets*



Grace  
Guoin

ALPHONSE  
PICHÉ

RETOUR

